Niveau(x) d'enseignement: 9 Numéro EDUQ : 8270554
Centre d'intérêt: 640

Saucier, Robert.

Les compléments circonstanciels de la télévision en éducation des adultes / Robert Saucier ; [pour le] Ministère de l'éducation, Direction générale de l'éducation des adultes, Equipe Etudes et projets. -- [Québec] : La Direction, 1981.
22 f. ; 28 cm.

Notes bibliographiques au bas des f.

Cote Dewey: 374.02/S255c Cote LC: LC/5219

Descripteur(s): *Télévision éducative *Démocratisation de l'enseignement *Innovation en éducation *Utilisation de l'audiovisuel *Education des adultes

Identificateur(s) de nom: *Multi-media (Projet) *Sesame Street *On the move *Open university *Etats-Unis *Grande-Bretagne

L'auteur examine, d'un point de vue global, l'utilité et le rôle véritables de la télévision en éducation des adultes. Alors que la télévision éducative a suscité et continue de susciter bien des espoirs, elle semble n'avoir donné que des résultats tout au plus médiocres. Passant en revue les divers critères généralement retenus lorsqu'il s'agit de promouvoir le rôle éducatif de la télévision, Robert Saucier s'efforce de les replacer dans une perspective réaliste et, pour ainsi dire, objective. Les enseignements de Multi-média et de **Sesame Street** sont mis à contribution.

Le lien entre la télévision et l'éducation des adultes apparaît somme toute assez ténu. Il dépend aussi de circonstances limitées et fort particulières. C'est du moins l'impression qui se dégage de la série britannique "On the move" ou de l'"Open university". Que la télévision éducative exerce un effet positif notable sur la qualité de l'enseignement et sa démocratisation, sur le nombre de personnes rejointes ou sur les coûts de l'éducation n'apparaît pas du tout avec l'évidence que l'on a souvent prétendu. Toutefois, même lorsque peu fructueuses, les experiences utilisant la télévision semblent avoir exercé un effet positif au niveau de l'innovation pédagogique.

Type de document: r
Auteur de l'analyse: ar

E D U Q 8270554

Gouvernement du Québec
Ministère de l'Éducation
Direction générale de l'éducation des adultes

LES COMPLEMENTS CIRCONSTANCIELS DE LA TELEVISION EN EDUCATION DES ADULTES

Robert Saucier
Equipe Etudes et Projets
avril 1981

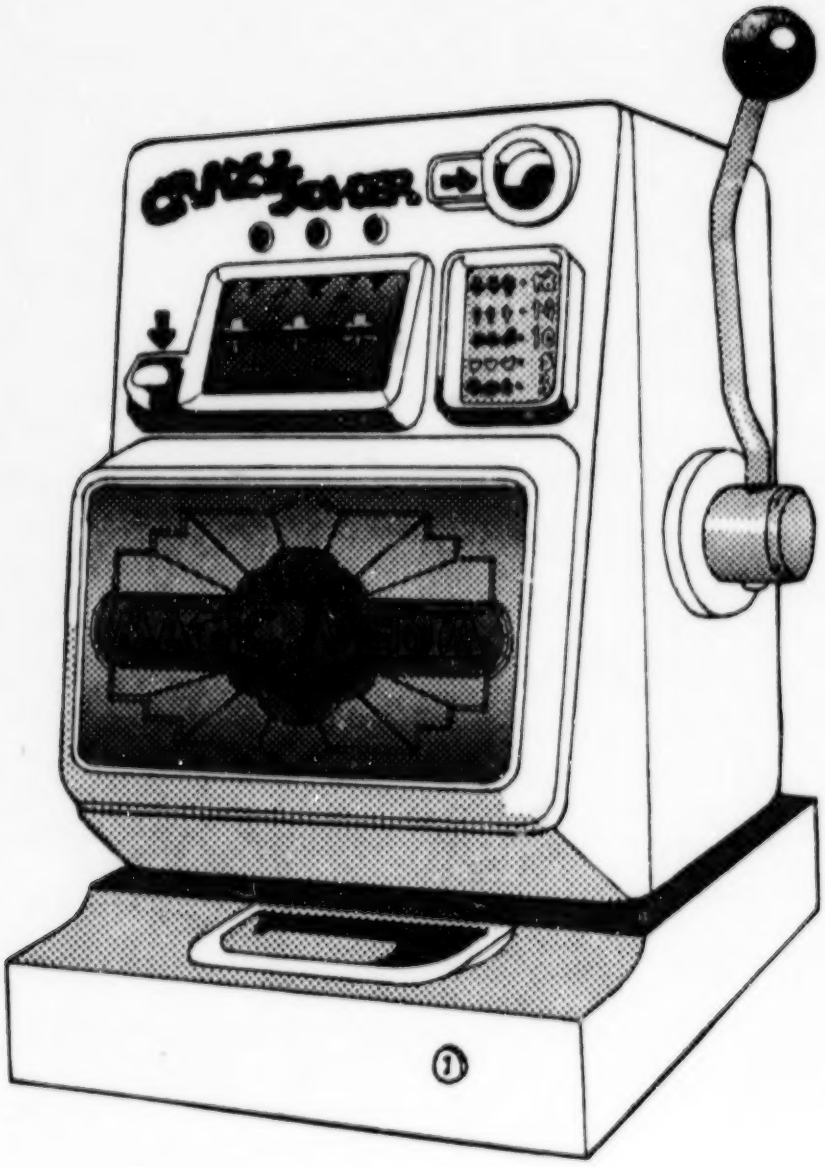

TABLE DES MATIERES

PAGE

(IN) 1

CRITERES D'UTILISATION DE LA TELEVISION EN EDUCATION DES ADULTES 3

- LA QUALITE DE L'ENSEIGNEMENT 4
- LA QUANTITE DE PERSONNES REJOINTES PAR L'ENSEIGNEMENT 6
- L'ACCES A L'EDUCATION POUR TOUS 7
- LES COUTS DE L'EDUCATION 12
- L'INNOVATION EN EDUCATION 14
- UNE ECOLE INSOUPCONNEE 17

(OUT) 20

(IN)

Comme le titre de ce texte l'indique, j'ai l'intention de réfléchir ici sur un ensemble de questions qu'on pourrait formuler de la façon suivante: où, quand, comment, pourquoi devrait-on ou ne devrait-on pas utiliser la télévision en éducation des adultes? J'ai déjà eu l'occasion d'aborder plus ou moins directement plusieurs de ces questions dans certains textes antérieurs. Mon projet actuel - traiter de l'ensemble de ces questions dans un seul texte, sans que le propos principal (ou le pré-texte) soit une intervention particulière de la Direction générale de l'éducation des adultes ou tout autre événement déterminé - se veut plus global: il s'agit de jeter un bon éclairage sur la problématique de l'utilisation de la télévision en éducation des adultes au Québec. Car il fait un peu noir dans ce secteur, les vessies technologiques étant beaucoup plus fréquentes que les lanternes éducatives.

L'apport des médias en éducation est un sujet de prédilection pour une foule de "penseurs" d'origine diverse. On a depuis longtemps accédé au folklore en ce domaine et les légères variations sur un thème ancien sont monnaie courante. A la longue, on finit cependant par avoir un effet équivalent au bruit pur et simple. Le procédé habituel consiste à rappeler quelques grands succès des médias éducatifs (une lecture attentive révèle souvent bien vite que ce sont des succès liés à des contextes sociaux, technologiques ou autres tels qu'on ne peut pratiquement pas en tirer de leçon pour notre propre cause, quand il ne s'agit pas tout simplement d'éléphants techonologiques qui ont accouché de "very succes-

ful" souris éducatives[1]), le tout pouvant être accompagné de quelques références à des typologies de technologie éducative à l'apparence sophistiquée mais qui se révèlent inutiles à l'usage[2], ce couvert de réflexions sérieuses se terminant souvent, dans un glissando plus ou moins subtil, par un véritable catalogue apologétique des dernières nouveautés technologiques.

J'épargnerai à mes lecteurs ces diverses formes de ronflement. J'opterai plutôt ici pour de modestes considérations pragmatiques que les personnes concernées trouveront probablement plus utiles lorsqu'il faut prendre des décisions face à d'éventuelles utilisations de la télévision en éducation des adultes.

---

(1) C'est ce genre d'errements que j'ai rencontrés ad nauseam en parcourant la littérature sur l'utilisation de la télévision en alphabétisation. Voir Robert Saucier, Télévision et alphabétisation dans une perspective québécoise, D.G.E.A., Equipe études et projets, juin 1980. Repris dans le Grain de Sel, D.G.E.A., Québec, vol.4#3, mars 1981, p. 15-27.

(2) Voir à ce sujet l'excellente analyse d'Ebhardt U Heidt, Instructional Media and the Individual Learner, Kogan Page, London, 1978, chap. 2, An Analysis of Previous Media Classifications, p. 14 à 38. Heidt conclut: "La plupart des systèmes de classification ont la prétention d'être utiles pour solutionner des problèmes pratiques de "media design" et d'enseignement. De telles prétentions se révèlent toutefois illusoires dès qu'un "media designer" ou un enseignant essaie de s'en servir pour régler un de ses problèmes de tous les jours." (p. 37-38)
N.B. J'ai traduit cette référence ainsi que toutes les autres tirées de textes en anglais.

CRITERES D'UTILISATION DE LA TELEVISION EN EDUCATION

Je vais reprendre différents arguments qui sont invoqués dans les rationalisations justifiant l'emploi de la télévision éducative, en faisant ressortir ce qui, dans ces arguments, peut nous servir de *critères pour porter un jugement sur la pertinence d'une intervention télévisée dans le contexte de l'éducation des adultes au Québec*. Soulignons en passant que ces arguments ne sont pas nécessairement toujours clairement exprimés car c'est souvent le propre des interventions éducatives utilisant la télévision que d'être plus ou moins improvisées à partir de croyances tellement fortes dans de présumés pouvoirs de la télévision, que les responsables ne sentent même plus le besoin de démontrer explicitement le bien-fondé de leurs programmes. Rappelons à cet égard la conclusion des agents de recherche de Multi-Media, la grande intervention d'éducation populaire par la télévision (entre autres moyens) du Ministère de l'éducation dans les années soixante-dix:

> " Lorsqu'on analyse rétrospectivement Multi-Media du point de vue de l'intervention-media, on est là aussi frappé par l'absence d'une profonde réflexion théorique préalable à cette intervention, et conséquemment par l'absence d'une véritable stratégie d'intervention éducative par les médias. Il semble qu'on n'a pas vraiment essayé de répondre à certaines questions pourtant capitales avant de s'engager dans l'action. Par exemple, la télévision peut-elle, plus que l'école, être un lieu d'apprentissage pour une clientèle sous-scolarisée? A quelles conditions un medium de masse peut-il avoir un impact différent lorsqu'utilisé par un programme de formation des adu'-tes, en comparaison avec l'impact qu'il peut avoir lorsqu'utilisé à des fins mercantiles ou même d'information générale? Les media-outils ont-ils une véritable vocation pédagogique auprès de la clientèle visée? Quels sont les prérequis organisationnels pour que s'effectue l'articulation des différents moyens, technologiques et humains, mis en oeuvre

> par le Programme? Cette liste de questions sans réponses pourrait facilement être allongée. Retenons-en que Multi-Media s'est lancé dans une série d'interventions-media sans vraiment réfléchir sur ce qu'il pouvait espérer comme impact auprès de sa clientèle, ni sur comment il pouvait espérer obtenir cet impact."(1)

Quoi qu'il en soit, sur ou entre les lignes, il y a toujours des critères qui font que, à tort ou à raison, on s'est senti justifié d'utiliser la télévision en éducation. Bien que je commenterai ici ces critères un par un, il n'est par rare dans la réalité d'en voir plusieurs invoqués simultanément à propos d'une seule intervention éducative télévisée.

Il y a d'abord *la qualité de l'enseignement*(2). Le raisonnement veut qu'on va améliorer l'apprentissage par la retransmission, le plus vraisemblablement à l'intérieur du système scolaire traditionnel, du "meilleur cours par le meilleur professeur". A ma connaissance, ce critère n'a guère joué au Québec; je n'insisterai donc pas. Qu'il suffise de rappeler que les recherches expérimentales (dont la méthodologie est parfois contestée cependant) n'ont pas vraiment trouvé de gagnant lorsqu'elles ont comparé les résultats obtenus par enseignement télévisé avec ceux obtenus par ensei-

---

(1) Diane Pinard, R. Saucier, N. Stafford, Réflexions sur la recherche à Multi-Media, préparé pour diffusion par Robert Saucier, D.G.E.A., Service études et projets, mai 1979, p. 11-12.

(2) Je reprends ici des critères mentionnés par Emile G. McAnany, le directeur de l'Institute for Communication Research de Stanford University dans son article "Why Educational Technology? Some Criteria For Choosing Or Not Choosing," in Educational Broadcasting International, septembre 1977, p. 130-134.

gnement traditionnel, dans un contexte scolaire[1]. On a bien constaté l'utilité de la télévision dans la présentation de certaines matières qui se prêtaient mal à l'enseignement par un professeur ou dans la démonstration de certains événements lointains, mais l'univers scolaire des adultes est en général tellement fragmenté au niveau des matières et des horaires que la télédiffusion en circuit ouvert ne répond de toute évidence pas aux besoins réels. La vidéocassette serait, le cas échéant, la technologie éducative qui aurait la souplesse d'utilisation nécessaire pour répondre à cette demande éclatée.

Rappelons pour le Québec l'exemple relativement assimilable, quoiqu'ayant visé une clientèle non-captive, du Conseil de l'éducation médicale continue qui, il y a quelques années de cela, diffusait à la télévision de Radio-Canada une émission destinée au perfectionnement et au recyclage professionnel des médecins. L'émission était bien faite et avait une bonne cote d'écoute. Le Conseil a cependant mis fin à l'expérience lorsqu'il est apparu d'une part, que l'émission était détournée de ses objectifs pédagogiques car les gens la regardaient comme une émission de variétés, et d'autre part, qu'une diffusion à heure fixe ne pouvait répondre à des besoins qui ne se manifestent pas à heure fixe. Si le Conseil revenait éventuellement à l'utilisation de moyens techniques d'enseignement, ce serait effectivement sous

---

(1) Dean T. Jamison, P. Suppes, S.J. Wells, " The Effectiveness of Alternative Instructional Media: A Survey", in Review of Educational Research, 1974, vol. 44, p. 1-67.

la forme de banques de documents audiovisuels accessibles sur demande(1).

Un autre critère qu'on retrouve fréquemment dans le discours légitimant l'utilisation de la télévision est celui de *la quantité de personnes rejointes par l'enseignement*. Le raisonnement en faveur de la télévision s'appuie évidemment sur le grand nombre de personnes rejointes simultanément par la télévision en circuit ouvert. Cet argument peut facilement devenir spécieux, car plus on se réfère aux masses rejointes par la télévision, moins il s'agit d'étudiants (au niveau de l'attitude face à la télévision), même au sens très large du terme. La récente étude du service de la Recherche de Radio-Québec sur les attentes des téléspectateurs québécois à l'égard de la télévision(2) vient le confirmer, si jamais c'était encore douteux: la télévision qui rejoint le plus de téléspectateurs est celle qui diffuse les contenus les moins éducatifs et que les téléspectateurs (les relaxants et les hédonistes pour reprendre les catégories de Gousse et Daigneault) regardent fondamentalement pour se divertir. Si une émission de télévision éducative en circuit ouvert peut effectivement rejoindre un grand nombre de personnes, cet impact doit donc être

---

(1) Tel que rapporté par les représentants du Conseil de l'éducation médicale continue du Québec, lors de la présentation de leur mémoire à la Commission d'étude sur la formation des adultes, Montréal, 18 février 1981.

(2) Claude Gousse (Multi-Réso Inc.), Pierre Daigneault, Les québécois et la télévision: la place de Radio-Québec, service de la Recherche, Radio-Québec, octobre 1980.

nuancé. David J. LeRoy constatait récemment à ce propos:

> " (...) les téléspectateurs de la télévision éducative sont essentiellement les mêmes en 1980 qu'en 1960 (...)
> -ils sont peu nombreux, aussi bien dans l'absolu qu'en comparaison avec la télévision commerciale;
> -le téléspectateur moyen est de race blanche, de classe moyenne, a une scolarité collégiale et jouit d'un statut socio-économique relativement élevé."(1)

Quant à ce que ces téléspectateurs peuvent apprendre de la télévision éducative, cela demande d'autres commentaires que je ferai plus loin.

En même temps qu'on évoque le grand nombre de personnes que la télévision peut rejoindre, on lui attribue souvent la capacité de favoriser *l'accès à l'éducation pour tous*. Il faut bien voir que ce n'est là qu'une demi-vérité ou même un quart de vérité. Les exemples classiques qui sont cités à l'appui sont "Sesame Street" et "Open University". Et pourtant, certaines analyses suggèrent que les jeunes téléspectateurs qui tirent le plus d'avantages à regarder "Sesame Street" ne sont justement pas la clientèle-cible et que la série augmente donc l'écart entre les enfants favorisés et les enfants défavorisés plutôt que de le diminuer(2). Natan Katzman commente très lucidement à ce sujet:

> " Le problème est que les individus socioéconomiquement défavorisés sont également handicapés par des facteurs liés à la motivation et à d'autres aspects de leur environnement psychologique. Quelqu'un qui aurait toutes les aptitudes pour utiliser à plein la technologie de la communication pourra ne pas s'y intéresser s'il n'a pas le support de son environnement. Par contre, quelqu'un qui a peu d'aptitudes

(1) David J. LeRoy, "Who Whatches Public Television? "in Journal of Communication, Summer 1980, p. 159.

(2) Thomas D. Cook, H. Appleton, R.F. Conner, A. Shaffer, G. Tamkin, S.J. Weber, "Sesame Street" Revisited, New York, Russell Sage Foundation, 1975.

> pourra être encouragé à utiliser les nouvelles techniques par un environnement favorable. Les écoles publiques et les bibliothèques publiques sont accessibles depuis plus longtemps que SESAME STREET, et le mode d'utilisation qui en a été faite a élargi le fossé de l'information. La réponse ne peut pas seulement être de produire des émissions "pour les défavorisés" si ceux-ci ne les regardent pas. La question n'est pas seulement "Comment pouvons-nous favoriser l'accès pour tous?" mais aussi "Comment pouvons-nous garantir l'égalité dans l'utilisation?"(1)

Lorsque questionné au sujet de l'incapacité de "Sesame Street" de réduire l'écart entre les enfants de milieux différents, le vice-président responsable de la recherche au Children's Television Workshop, Edward L. Palmer, répondit simplement ce qui suit:

> "Supposons que tout le monde fait un gain de cinq points. L'enfant qui passe de zéro (0) à cinq (5) a fait un gain plus important que l'enfant qui passe de cinq (5) à dix (10). Cela signifie que le premier enfant peut au moins atteindre le degré minimum d'alphabétisation qui est nécessaire pour profiter de ce que notre société a à offrir. Avec SESAME STREET, cela pourrait vouloir dire que plus d'enfants vont atteindre ce degré minimum d'alphabétisation."(2)

Comme on peut le constater, l'unanimité n'est pas faite sur la capacité d'"égalisation des chances" d'une série comme "Sesame Street". Mais ce qui est encore plus important à souligner, c'est que si la télévision éducative réussit à rejoindre une certaine masse dans sa programmation pour enfants (quoique les autres productions du C.T.W., "Electric Company" par exemple, n'eurent jamais autant de succès que "Sesame Street"), elle n'y arrive pas avec les adultes. Une anecdote est riche

---

(1) Natan Katzman, The Impact of Communication Technology: Promises and Prospects, in Journal of Communication, Autumn 1974, p.

(2) Edward L. Palmer, tel que rapporté par Claire Safran dans "What's the Verdict On "Sesame Street?", TV Guide, 2 octobre 1976, p.7.

en enseignements à cet égard. En 1976, la Corporation for Public Broadcasting (C.P.B.) avait un nouveau directeur de la recherche qui venait du secteur de la publicité commerciale et qui avait, semble-t-il, une conception... assez originale des études de clientèle. La publication d'un rapport de recherche(1) qui contredisait toutes les données antérieures quant au caractère élitiste de la clientèle de la télévision éducative causa un certain étonnement chez les chercheurs en communication. L'étude du rapport et des données recueillies révéla cependant que (par insouciance, par ignorance ou délibérément) le rapport masquait la réalité en confondant la clientèle des émissions pour enfants et la clientèle de la programmation "prime-time". Karen Farr résume le problème de la façon suivante:

> "(...) la télévision éducative a deux clientèles plutôt mutuellement exclusives. L'une a tendance à regarder durant les périodes de "faible écoute". Cette clientèle est largement composée des téléspectateurs de SESAME STREET, THE ELECTRIC COMPANY et les diverses autres émissions de la programmation pour enfants. Les ménages dont font partie ces jeunes téléspectateurs (de la télévision éducative) ont tendance à ne pas regarder la télévision éducative aux heures de "forte écoute". L'autre clientèle est téléspectatrice principalement aux heures de "forte écoute" et elle a des caractéristiques démographiques très différentes des ménages plus jeunes et moins riches dont font partie les téléspectateurs de la programmation pour enfants.(...) En omettant de faire les distinctions qui s'imposent entre ces deux clientèles et en les considérant comme une clientèle unique, le rapport masque le substantiel pourcentage de ménages "non-élite" dans la clientèle de la télévision éducative aux heures de "faible écoute". Il masque également le fait que la clientèle téléspectatrice aux heures de

(1) A Fresh Look At The P.T.V. Viewer, C.P.B. Focus On Research, Number 8, Feb.2, 1976.

"forte écoute" inclut un pourcentage disproportionné de ménages bien nantis."(1)

Bref, si d'une part le contenu éducatif de "Sesame Street" est accessible à tous, il n'y a pas de consensus à l'effet que tous regardant, tous en profitent également; l'hypothèse est plutôt à l'effet que les plus favorisés sont ceux qui en profitent le plus. Et d'autre part même si tous en profitaient également, ce serait une forme d'imposture intellectuelle que d'utiliser cet exemple comme une garantie que la télévision éducative pour les adultes favoriserait un plus grand accès à l'information et à l'éducation en général. On SAIT que chez les adultes ce sont précisément ceux qui ont fréquenté l'école le plus longtemps qui fréquentent le plus la télévision éducative et qui, par une conséquence aussi évidente qu'inéluctable, en profitent le plus. Si cette réalité n'amènera jamais la conclusion qu'il faut abolir les télévisions éducatives (c'est un raisonnement qui entraînerait également la fermeture des universités et ainsi de suite), elle devrait cependant empêcher les responsables de l'Education des adultes de parler d'éducation populaire pour les secteurs défavorisés lorsqu'ils décident d'investir dans la télévision éducative proprement dite.

A moins bien sûr de diffuser au canal 10. Le Ministère de l'éducation l'a déjà fait en 1974-1975 alors que Multi-Media y produisait une émission quotidienne en fin de matinée (à 11 h 30), d'une durée d'une demi-heure et animée par Janette Bertrand. En règle générale, cette émission reflétait ce à quoi on peut s'attendre lorsque la télévision commerciale diffuse des contenus éducatifs de type populaire et, en échange pour-

---

(1) Karen Stefflre Farr " "Ask a Silly Question...":How the CPB Handled a Study of Public Television Viewers", in Public Telecommunications Review, mars/avril 1976, vol.4, no.2, p.16.

rait-on dire, elle bénéficiait de la clientèle de la populaire station privée à cette heure-là, soit essentiellement des ménagères occupées à préparer le repas du midi. Cette année Mme Bertrand anime une émission quotidienne d'une heure l'après-midi, où elle joue à toutes fins pratiques le même rôle qu'il y a 6 ans. Les résultats au niveau de l'éducation populaire sont probablement les mêmes sinon meilleurs et ... ce sont les marchands de lessive qui acquittent la facture. Si le critère de l'accès à "l'éducation" pour tous pouvait légitimer l'intervention du Ministère de l'éducation en 1974-1975, la suite des événements démontre que ce critère est d'un bien faible poids puisque d'autres sources peuvent très bien s'en occuper sans qu'il en coûte un sou au Trésor public.

L'autre exemple classique lorsqu'on invoque le critère d'une généralisation de l'accès à l'éducation par l'emprunt de la technologie est celui de l'Open University. Il semble en effet que l'Open University a contribué à une certaine démocratisation de l'enseignement universitaire(1). Mais là n'est pas la question. Fondamentalement, l'Open University est une entreprise de cours universitaires par correspondance. La radio et la télévision ne contribuent que pour 1/5 à l'output de matériel éducatif. Il est donc passablement impertinent de s'en servir comme exemple de l'accès à l'éducation favorisé par la technologie. Il s'agirait plutôt d'un autre exemple(2) d'un certain savoir-faire dont les Britanniques semblent avoir le secret, mais qui est en réalité bien simple et à la portée

---

(1) Naomi E. McIntosh, A. Woodley, The Open University and Second Chance Education- An Analysis of the Social and Educational Background of Open University Students, in paedagogica Europaea, 9, #2, 1974, p.85-100.

(2) Voir aussi la campagne d'alphabétisation britannique dans Télévision et alphabétisation dans une perspective québécoise, déjà cité.

de tous: c'est-à-dire une utilisation limitée des médias, utilisation circonscrite par les rôles que les médias peuvent effectivement jouer et ce, à l'intérieur d'un "ensemble" pédagogique où l'on se préoccupe fortement, bien qu'il s'agisse d'enseignement à distance, d'un contact étroit avec l'étudiant. On est là bien loin d'une utilisation prestigieuse mais illusoire de la télévision en vue d'une présumée démocratisation de l'enseignement(1).

Un autre critère qui peut être invoqué pour justifier l'emprunt de la télévision est celui des *coûts de l'éducation*. L'argument veut tout simplement que la télévision éducative coûte moins cher que l'enseignement traditionnel si l'on considère que le coût fixe d'émission du message éducatif ne cesse de diminuer relativement à mesure que s'accroit le nombre d'étudiants visés par le message. McAnany (déjà cité) estime quant à lui que les études de coûts disponibles jusqu'à maintenant ne confirment pas entièrement cette hypothèse. J'estime quant à moi que ces études ne nous apprennent à peu près rien. Quel est en effet l'utilité pour le Québec d'apprendre par les bons soins internationalistes de l'Unesco que tel projet éducatif télédiffusé de la République de Corée ou du El Salvador a coûté X¢ par "tête de pipe"? Apparemment atteints par le virus de la maison, les auteurs font des généralisations à caractère universaliste sans trop tenir compte des caractéristiques nationales du lieu de la cueillette de données. Dean T. Jamison, bien qu'il n'échappe pas à ce reproche dans sa publication "unescoise" et qu'il laisse l'im-

---

(1) Pour en savoir plus long sur l'influence néfaste qu'à eu sur l'enseignement à distance aux adultes québécois un certain contexte idéologique favorisant l'utilisation prestigieuse des médias, voir Robert Saucier, Quelques considérations sur le Service des cours par correspondance et l'enseignement à distance, D.G.E.A., Equipe études et projets, décembre 1980.

pression par un premier chapitre résolument optimiste que l'emploi de la radio et de la télévision éducatives sont rien moins qu'un idéal à atteindre, finit par conclure sur la pointe des pieds:

> " Puisqu'il apparaît que, dans la plupart des cas, la télévision ne donne pas de meilleurs résultats que la radio et qu'elle représente des dépenses bien plus élevée et des installations bien plus complexes, il ne faudrait presque jamais l'utiliser pour l'enseignement dans les pays à faible revenu."

Quel pays peut se vanter de ne pas l'être de nos jours?

Puis, il continue:

> " Les systèmes de télé-enseignement peuvent réduire les coûts des enseignements secondaire et supérieur et en améliorer l'accès."(1)

Les projets de télé-enseignement dont il est ici question associent l'emploi de la radio avec celui de textes et de manuels. Bref, de télévision il y en a bien peu au bout des comptes pour un économiste qui au départ portait bien haut la bannière des espoirs soulevés par la télévision éducative.

Par ailleurs, on ne voit guère comment cet argument de la réduction des coûts par la télévision pourrait être sérieusement invoqué dans le contexte de l'éducation des adultes au Québec. A moins de trouver des puits de pétrole sous des écoles désaffectées, on comprendrait mal que le Ministère de l'éducation ajoute à ses dépenses en subventionnant Radio-Québec pour faire ce qu'il est de toutes façons supposé faire ou en se substituant aux marchands de lessive dans la commandite de l'éducation populaire au réseau TVA.

---

(1) Dean T. Jamison, Les facteur de coûts dans la planification des systèmes de technologies éducatives, Unesco, Paris, 1978, p.48.

Un autre critère qui peut intervenir dans la décision d'utiliser la télévision à des fins éducatives est celui de *l'innovation en éducation*. McAnany en parle en ces termes:

> "L'argument en faveur de l'utilisation de la télévision ou de toute autre grande technologie dans les réformes en éducation est que cette utilisation a un effet catalytique sur d'autres parties du système, à savoir l'introduction de nouvelles idées et de nouvelles façons de faire les choses"(1)

Assez paradoxalement, bien qu'il ne s'agisse en partie que d'un effet indirect de l'utilisation de la télévision, c'est peut-être là l'effet le plus réel de cette utilisation dans notre société. Oublions le contexte proprement scolaire puisque, nous l'avons dit, la télévision en circuit ouvert n'y a guère sa place. Reprenons l'exemple de Multi-Media comme illustration d'une intervention éducative télévisée en dehors du réseau scolaire. L'utilisation de la télévision y était peut-être malhabile et d'une relative inutilité lorsqu'on l'analyse à partir des différents critères mentionnés jusqu'ici; elle n'en eut pas moins pour autant un effet indirect non négligeable: une meilleure implantation du concept d'éducation populaire aussi bien au Ministère de l'éducation que dans la société québécoise en général.

Lorsqu'on décide d'utiliser la télévision en circuit ouvert, comme ce fut le cas à Multi-Media, l'impérieuse nécessité de ne pas "perdre la face" publiquement impose des investissements tels que le secteur éducatif qui fait l'objet d'une intervention devient doublement visible: d'abord visible sur le petit écran bien sûr, mais aussi et peut-être surtout dans les budgets de l'Education. Dans ce dernier cas, on sait que la marche arrière est rare. Une fois qu'on a commencé à investir dans un nouveau secteur, soit l'éducation populaire hors-institutionnelle dans le cas qui nous préoccupe, c'est une certaine

---

(1) Emile G. McAnany, art. cit., sept. 1977, p.132-133.

forme de permanence et de reconnaissance officielle qu'on lui accorde de facto. Multi-Media a vécu, mais l'éducation populaire hors-institutionnelle est en pleine croissance, même si cela s'accompagne de nombreuses difficultés.

Cette confirmation sociale indirecte que l'utilisation de la télévision dans un programme éducatif accorde au secteur éducatif concerné a également été vérifiée dans la campagne britannique d'alphabétisation.

> " Si on ne peut dire que l'intervention de la BBC est seule responsable de l'augmentation du nombre d'analphabètes inscrits dans un processus d'alphabétisation, on ne peut également dire qu'elle ne fut responsable que de cela. Il faut considérer qu'avant 1974," (...) il se faisait peu d'alphabétisation et que la majeure partie de celle-ci était faite par des organisations volontaires ou dans des lieux spéciaux tels que des prisons ou des cliniques psychiatriques. Il y avait peu de personnel expérimenté en alphabétisation des adultes et il faut dire que bien peu semblaient souhaiter cette expérience"(*). Les administrateurs et les organisateurs ont clairement exprimé l'opinion que sans la participation de la BBC, la campagne d'alphabétisation n'aurait jamais pris une telle ampleur. L'annonce de la participation de la BBC eut en effet un tel impact dans l'opinion publique qu'une partie de la compétence professionnelle des administrateurs devenait en quelque sorte susceptible d'être jugée publiquement. Ceux-ci mirent donc tout en oeuvre pour avoir une belle performance dans la perspective de l'arrivée soudaine de centaines de nouveaux clients analphabètes. C'est ainsi qu'à partir de 1975, pratiquement toutes les autorités locales en éducation (les LEAs) s'occupaient activement d'alphabétisation"(1).

Dans la même veine, on peut encore signaler pour le Québec le cas des "Oraliens" et des "100 Tours de Centour", deux séries

---

(1) Robert Saucier, "Télévision et alphabétisation...", déjà cité, p.20-21. *H.A. Jones, A.H. Charnley, Adult Literacy- A Study of Its Impact, NIAE, U.K., 1978. p.17.

télévisées pour enfants en milieu scolaire[1]. Ces émissions visaient surtout à enseigner des contenus linguistiques d'ordre lexical. L'évaluation systématique de la contribution de la télévision à l'atteinte de cet objectif a démontré clairement que ce fut un échec:

> " Les résultats de la recherche montrent qu'une augmentation du nombre de mots enseignés dans les réponses des sujets n'est significative que dans le cas des 100 Tours de Centour; cette augmentation se chiffre à environ 7% d'acquisitions lexicales.
>
> Dans le cas des Oraliens, aucune augmentation de la performance lexicale dans le sens attendu n'est attribuable à l'écoute des émissions."[2]

Et pourtant, il semble que ces deux séries télévisées aient eu un effet bénéfique indirect (il s'agit ici d'une observation et non plus d'une évaluation systématique):

> " Avant le programme-cadre, l'enseignement du français se limitait presque exclusivement à la lecture et à l'écriture. Les émissions Les Oraliens et Les 100 Tours de Centour permettent aux enseignants et aux élèves de se familiariser avec une nouvelle optique de l'enseignement du français centré davantage sur la langue parlée au niveau élémentaire. Ceci est de nature à accélérer un certain redressement dans l'enseignement du français tout en préparant l'implantation du programme-cadre".[3]

---

(1) Cet exemple nous éloigne de la télévision éducative pour les adultes, mais j'en suis conscient. En fait de tels exemples sont tellement fréquemment invoqués à tort et à travers (et en maquillant leur impact réel) par les inconditionnels de la télévision, qu'il peut-être utile de diffuser quelques informations pertinentes au passage.

(2) Rose-Alma Tchernoff, Evaluation de l'impact des émissions éducatives télévisuelles: les Oraliens et les Cent Tours de Centour, mémoire de maîtrise, Sciences de l'Éducation, Université de Montréal, 1977, p.1. Cette évaluation s'inscrivait dans un projet de recherche subventionné par le Ministère de l'Education (F.C.A.C.)

(3) Idem, p.8.

Enfin, s'il ne faut pas perdre de vue les autres critères lorsqu'on évalue la pertinence d'une intervention télévisée, il n'en reste pas moins que la télévision éducative peut effectivement jouer un rôle efficace, même si c'est de façon indirecte et partielle, dans le développement de nouveaux secteurs éducatifs. Il ne s'agit pas là d'un pouvoir proprement éducatif de la télévision mais bien plutôt d'une importance que la société en général accorde aux sujets qui sont traités par la télévision. Quand la télévision s'occupe de nouvelles valeurs, de nouvelles réalités sociales, c'est en quelque sorte la confirmation de l'acceptation par la société de ces nouveautés. Et quand je dis nouveautés, il peut s'agir de vieux problèmes comme la situation des handicapés ou des personnes âgées, ou encore l'éducation sexuelle dans les écoles, la nouveauté étant qu'on en parle à la télévision, qu'on s'en préoccupe publiquement. Et dans un contexte proprement scolaire, il peut s'agir de l'implantation de nouvelles façons d'aborder de vieilles matières.

Le dernier argument que je vais considérer est celui qui voit dans la télévision *une école insoupçonnée* pour reprendre une expression/opinion (ou voeu) de l'Institut canadien d'éducation des adultes[1]. C'est peut-être l'argument le plus intraitable tellement il est ancré dans les esprits mais informe, se contentant de sa propre affirmation comme d'une preuve de son existence. Cet argument prétend en gros que les médias ont un grand potentiel éducatif et qu'il suffirait d'en modifier le contenu pour actualiser ce potentiel. Cet argument ne résiste pourtant pas à une froide lecture de la réalité tellement il est excessif dans son illusion.

La relation fondamentale entre le public et les médias dans notre société en est une de divertissement ou au mieux

---

(1) Lina Trudel, Les médias: une école insoupçonnée, Institut canadien d'éducation des adultes, Montréal, octobre 1980, 90 "Elément-clé pour une démocratisation de l'éducation des adultes".

(selon des critères éducatifs) d'une certaine recherche d'information. La télévision éducative existe depuis suffisamment longtemps en Amérique du Nord pour qu'il soit clair que plus la télévision ressemble à l'école (ne fut-ce qu'une très vague ressemblance), moins elle compte de téléspectateurs et cela particulièrement dans les publics qui pourraient théoriquement s'en servir comme d'une école technologique compensatoire.

Et même lorsqu'il y a des téléspectateurs, l'expérience démontre clairement que ce n'est pas parce que le contenu se veut éducatif que les téléspectateurs vont se transformer tout à coup en étudiants. Nous avons pu le constater il y a quelques années dans le cas des émissions éducatives de Multi-Media. Des analyses de l'impact éducatif auprès de groupes de téléspectateurs ont mis en évidence, par exemple, qu'il est tout à fait illusoire de croire qu'après avoir vu une émission sur le sujet, "les téléspectateurs vont entreprendre le jour même la fabrication d'un budget réaliste"(1). De même, à propos d'une émission qui voulait faire tomber les préjugés courants au sujet des assistés sociaux, nous commentions l'échec éducatif de l'émission comme suit:

> " Si les objectifs de l'émission sont des plus louables, il est bien évident qu'ils ne sont pas atteints. Cependant, il ne faudrait pas perdre de vue qu'ils étaient probablement utopiques pour une seule émission. Si la télévision a un si grand impact, c'est bien plus dans la répétition qu'autrement; lorsqu'il apparaît que la télévision, combinée aux autres médias, a amené un changement dans la vision du monde ou dans les comportements d'un grand nombre de personnes, c'est surtout que par la répétition elle finit par imposer certaines façons de penser et de se comporter différentes de celles auxquelles on était habitué. Dans cette perspective, ce qu'une seule émission n'a pas réussi toute une série le réussirait peut-être; et si ce n'est pas Multi-Media qui fait cette série, la présente

---

(1) Robert Saucier, Nicole Stafford, Analyse de l'impact de l'émission du 17 octobre 1975 de la série "Mêlez-vous de vos affaires", Service de recherche et d'évaluation, Multi-Media, novembre 1975.

émission sera peut-être éventuellement une de multiples émissions d'origines diverses mais portant toutes sur ce même sujet et qui, par accumulation en quelque sorte, en viendront à imposer une nouvelle perception de l'aide sociale et des assistés sociaux."(1)

Ce qui était somme toute une façon diplomatique de faire savoir aux émetteurs que les espoirs éducatifs qu'ils fondaient sur la télévision étaient tout à fait disproportionnés en regard des minces pouvoirs éducatifs réels de ce médium.

Soulignons en passant que ces considérations sont tout aussi valables pour les médias écrits. Les quotidiens et les hebdomadaires ne sont pas, eux non plus, des écoles insoupçonnées. En fait, ils sont même au-dessus de tout soupçon à cet égard depuis que l'expérience les a innocentés en éducation des adultes au Québec.(2)

Bref, l'acquisition d'un certain nombre de connaissances ou de valeurs nouvelles exige autre chose que la simple présence du téléspectateur devant le petit écran. La télévision a des pouvoirs limités de transmission d'information et de valeurs, et l'évidence de ces limites a convaincu depuis

---

(1) Robert Saucier, assisté par Jacques Bonin et Nicole Stafford, Analyse de l'impact de l'émission du 21 novembre 1975 de la série "Apprendre avec Multi-Media", Service de recherche et d'évaluation, Multi-Media, mars 1976, p. 22.

(2) Les preuves sont consignées dans les deux rapports de recherche suivants: Diane Pinard, Robert Saucier, Nicole Stafford, Analyse de l'impact pédagogique de la Gazette de Multi-Media, Service de recherche et d'évaluation, Multi-Media, mars 1977. Robert Saucier, Recherche sur l'impact de l'opération "Initiation à la vie économique", Service études et projets, D.G.E.A., octobre 1979.

belle lurette les analystes sérieux d'abandonner les théories du type "Bullet" ou "Hypodermic Needle" où le médium était décrit comme un instrument très instantanément puissant de lavage de cerveau(1). Si ces théories avaient encore cours, on comprendrait certains groupes bien intentionnés de vouloir contrebalancer les effets néfastes de la "déplorable culture de masse" présentée par la télévision. Mais dans l'état actuel de nos connaissances sur l'impact de la télévision et des autres médias, l'investissement massif dans un lien présumé fructueux de la télévision et de l'éducation ne peut être qu'un gaspillage de fonds qui seraient autrement utiles ailleurs.

OUT

Seront déçus ceux qui ont entrepris la lecture de ce texte en espérant y trouver une recette joyeuse dosant savamment les ingrédients technologiques et pédagogiques dans l'élaboration d'un tout-terrain de l'éducation des adultes. Mais le fait est que la réalité est décevante. Contrairement à ce que beaucoup trop de personnes pensent dans de multiples milieux (du plus obscur groupe d'animation communautaire jusqu'à la Régie des services publics, en passant par divers paliers du ministère de l'Education) le lien entre la télévision et l'éducation des adultes n'est pas fort. C'est le propre de notre société que les deux vont continuer de cohabiter, mais qu'un lien enflammé entre les deux ne sera jamais que l'affaire de circonstances limitées et bien particulières.

---

(1) Pour plus de détails sur l'évolution de la théorie des communications de masse, voir Robert Saucier, Deux recherches-action sur l'impact de la télévision éducative de Multi-Media, mémoire de maîtrise, Sociologie, Université de Montréal, 1978, pages 17-26.

Car une fois qu'on a fait le décompte des arguments illusoires invoqués en faveur de la télévision en éducation des adultes, il ne reste plus que cela: des circonstances limitées et bien particulières. On peut relever l'exemple de la série "On the Move" pendant la campagne d'alphabétisation britannique. La BBC diffusa alors à une heure de forte écoute, sur la chaîne la plus populaire, une émission qui, plutôt que de transposer malhabilement l'école sur le petit écran, s'attaqua avec succès à des tâches qui correspondent bien aux qualités intrinsèques de la télévision: jouer sur les émotions, les attitudes, la perception de soi, les valeurs, etc., pour recruter des analphabètes et mobiliser des bénévoles pour leur enseigner. Grâce à un bon divertissement télévisé qui pouvait rejoindre tous les publics et qui tenait compte du fait que la clientèle cible n'est pas motivée au sens strict, les Britanniques ont pu stimuler la confiance des analphabètes en leurs propres capacités d'apprentissage et les encourager à demander de l'assistance. Autrement dit, les Britanniques ont mis la télévision traditionnelle au service de l'éducation; ils n'ont pas fait l'erreur de vouloir alphabétiser directement par la télévision.

On peut également mentionner l'utilisation de la radio et de la télévision faite par l'Open University et diverses autres entreprises semblables d'enseignement supérieur à distance qui ont su limiter les médias à un rôle d'appoint à l'intérieur d'une formation à distance fondamentalement centrée sur l'expérience acquise en enseignement par correspondance. Il ne faut toutefois pas se laisser leurrer: les caractéristiques significatives de cet exemple sont l'utilisation LIMITEE des médias, et ce à un niveau d'enseignement supérieur (pas de divertissement!) qui garantit que les auditeurs et les téléspectateurs seront effectivement des ETUDIANTS.

Inutile d'insister sur ces exemples d'une utilisation pertinente de la télévision en éducation des adultes, car ils demeurent le fait, rappelons-le, de circonstances limitées et bien particulières. En règle générale cependant, si l'on veut améliorer la condition de l'éducation des adultes, il y a une multitude de solutions à apporter à d'innombrables problèmes avant de s'en remettre à la mystificatrice télévision éducative tous azimuts. Ceux qui mettent si généreusement de l'avant un lien présumément fructueux entre la télévision et l'éducation des adultes ne se font en réalité que les porte-parole d'un investissement qui pourra profiter à certains individus déjà scolairement bien nantis mais qui ne sera qu'un gaspillage pour la majorité des adultes qui continueront de nager dans le coaltar. La télévision, en définitive,ne sera vraiment utile à l'éducation des adultes que le jour où l'on tiendra compte des limites de son pouvoir plutôt que de s'illusionner sur ce pouvoir.